

B – COMMENT SE TRANSMETTENT ET SE TRANSFORMENT LES CULTURES ?

1 – De la transmission héréditaire de la culture...

a) – Statuts et rôles sexuels

1 – Dans la plupart des sociétés, hommes et femmes, jeunes et vieux, ont des rôles clairement séparés et des tâches complémentaires. Habituellement, les activités masculines sont extérieures, la chasse et la guerre, tandis que celles de la femme sont intérieures, la cuisine, les cultures de subsistance et l'élevage des jeunes enfants. Il s'ensuit que la politique est affaire d'hommes : palabrer sur la place du village ou au café, recevoir des étrangers, juger des différends entre familles, discuter des rapports avec les villages ou les tribus voisines. Le domestique au contraire est féminin, tout ce qui touche à la nourriture, aux enfants ; chez soi mais aussi chez les autres [...].

La séparation des domaines masculin et féminin est généralement analysée comme une prééminence de l'homme qui détient pouvoir, prestige et contacts avec l'extérieur tandis que les tâches féminines, plus intimes et domestiques, sont réputées moins nobles.

(Source : Henri Mendras, *La Seconde Révolution française*, Gallimard 1994)

2 – Au cours des temps, le travail domestique des femmes a été régi par ces deux points de vue. D'une part, il était considéré comme un travail épuisant et non reconnu, et donc incapable d'apporter un prestige social et politique. D'autre part, on vantait les mérites de ce travail qui était attribué aux femmes en raison de leur "nature" propre, et le prestige des femmes était lié à leur bonne reproduction. A toutes les époques et dans tous les pays d'Europe, nous retrouvons des témoignages de cette double idéologie. Les discours sur les vertus des femmes abordait principalement le thème du foyer. L'espagnol Fray Luis de León (XVI^{ème} siècle) déclare dans *La mariée parfaite* que "elle doit rester chez elle et doit toujours être présente dans tous les recoins de la maison.. ses pieds servent à parcourir tous les recoins ...et non... à parcourir les champs et les rues". Des points de vue similaires sont exprimés à l'époque de la Réforme. Pour Luther, "une femme pieuse et craignant Dieu est un rare bénéfice... Elle réjouit son mari. Elle travaille le lin et la soie, elle aime se servir de ses mains, elle gagne sa vie à la maison. Elle se lève tôt le matin... la nuit ne diminue pas ses facultés. Ménage et travail sont ses trésors". Calvin le dit de façon plus claire et plus actuelle "l'homme au bureau et la femme à la cuisine".

(Source : Pilar Ballarin, *Histoire des femmes et des mouvements féministes en Europe*, 1999)

Q1 – Sur quels principes s'est faite la répartition des activités sociales entre les hommes et les femmes ?

.....
.....
.....

Q2 – Quels sont les domaines respectifs des hommes et des femmes ? remplissez le tableau :

Activités masculines	Activités féminines

3 – Le tout jeune enfant vit essentiellement avec sa mère, qui incarne pour lui autorité et affection. Il arrive un moment où le garçon est obligé de se détacher de sa mère. Étant "un homme", il doit se rapprocher de son père et faire jouer un mécanisme d'identification à l'égard de ce dernier, sinon il serait traité en "poule mouillée" qui "est toujours dans les jupes de sa maman". Premier "accident" dans la vie d'un garçon : il passe de sa mère à son père. La fille, en revanche, peut faire jouer un mécanisme d'identification sans se détacher de sa mère ; c'est peut être une des raisons pour lesquelles on dit généralement que les filles sont mûres plus tôt que les garçons dans notre société.

S'identifier à son père ne présente guère de difficulté dans un milieu traditionnel paysan où le garçon voit son père exercer son métier d'homme tous les jours ; il aide son père et fait son apprentissage avec lui. En revanche, en ville, l'adolescent ne voit pas travailler son père qui est à l'usine ou au bureau. A mesure que le garçon grandit, il lui devient de plus en plus difficile de s'identifier à son père. D'autant plus que les qualités viriles qu'on attend d'un homme ne lui paraissent pas bien incarnées par son père. Or, il lit des journaux d'enfants dans lesquels Superman et Tarzan sont le type de l'homme idéal. On voit immédiatement qu'il y a une contradiction flagrante entre son père et Superman : alors à qui s'identifier ? Il lui faut trouver soi-même et devenir un adulte contre son père, deuxième "accident". [...]

La petite fille vit des conflits du même ordre. La petite fille se rend compte qu'il faut être maman ; elle voit sa mère dans ce rôle à la maison avec ses petits frères et sœurs. Tant qu'elle se contente de cet idéal tout va bien : elle essaie d'aider sa mère dans son rôle de maîtresse de maison, de femme d'intérieur accueillante, et le mécanisme d'identification continue à jouer. Puis, elle s'aperçoit un beau jour qu'il faut aussi être jolie, séduisante, mondaine, en particulier si elle veut se marier. Et pour ce, il lui faut renier sa mère, maman-maîtresse de maison qui fait la vaisselle, pour s'identifier à la sœur idéale, qu'elle voit dans les films et dans la presse du cœur. [...]

L'éducation se fait aussi en fonction du rôle social que les parents pensent que l'enfant aura à remplir : son rôle d'homme ou de femmes, de petit-bourgeois ou d'ouvrier, etc. Et c'est ainsi que l'éducation varie de groupe social à groupe social dans une même société.

(Source : Henri Mendras, *Eléments de sociologie*, Coll U, Armand Colin, 1975 pp.35-39)

Q3 – A partir de ce texte, donnez les définitions de *Statut* et de *Rôle*

➤
.....
.....
➤
.....
.....

Q4 – Dans ce tableau opposez les différents statuts et les différents rôles selon le sexe :

	Hommes	Femmes
Statuts	➤ ➤ ➤	➤ ➤ ➤
Rôles	➤ ➤ ➤	➤ ➤ ➤

b) – Le processus de socialisation des rôles sexuels

1 – La famille joue un rôle fondamental dès la petite enfance dans la transmission des valeurs, des visions du monde et des normes sociales aux nouvelles générations. L'influence de la famille est particulièrement importante en matière de formation de la personnalité sociale et de l'identité sexuelle des garçons et des filles. Elle propose des modèles d'hommes et des modèles de femmes, des modèles de pères et de mères, des rôles masculins et des rôles féminins à travers lesquels chacun s'efforcera de construire son identité personnelle. Elle contribue à l'intégration des nouvelles générations de garçons et de filles à la société globale et à leurs groupes sociaux d'appartenance. Cependant les valeurs humaines diffèrent fortement non seulement selon les classes sociales, mais aussi suivant les sexes.

(Source : Alain Bihr, Roland Pfefferkorn, *Hommes/Femmes, l'introuvable égalité*, Ed.de l'Atelier, 1996)

2 – « /.../ les jouets, qui seront offerts au soir du réveillon, préparent la société de demain. Marcel Mauss disait que l'éducation de l'enfant est pleine de ce que l'on appelle des détails mais qui sont des détails essentiels. Ce sont par ces actes anodins (pour l'adulte, mais pas pour l'enfant) que se fabriquent les habits et les catégories de pensées sexuées. A l'intérieur de chaque rubrique réservée explicitement à chaque sexe, pas de surprises, les ségrégations relatent les stéréotypes. Les couleurs, les jeux proposés, le nombre de personnages, leurs mises en scène diffèrent. Bref, des idées sur les hommes et sur les femmes et sur leurs rôles respectifs, «une vision du monde» /.../ s'y expriment.

Aux petites filles, la séduction, les rêves de princesse, de fées et de mariage, puis la maternité, avec ses obligations, enfin les tâches domestiques et ménagères. Ceci répond à un déroulement cohérent, à une mise en ordre, avec une progression attendue. Aux petits garçons, tout le reste. C'est-à-dire l'univers, et plus prosaïquement l'espace public, monde professionnel, technique et matériel, règne de l'imaginaire et de la science-fiction, des sciences, des loisirs, des sports et des arts. Préoccupations sérieuses et diverses qui vont de l'informatique aux transports, des conquêtes spatiales aux conflits guerriers et des aventures extraordinaires aux exploits fantastiques. La fabrication du mâle continue de répondre à des critères traditionnels, et si les domaines d'investigation s'élargissent, l'action et les responsabilités lui incombent. Le monde féminin, lui, demeure celui de l'espace privé, de la passivité, lié à la fonction d'aimer, d'un amour maternel et romantique.

L'imaginaire des petites filles est centré sur la nécessité d'avoir le sens de l'organisation, et d'être préoccupé par leurs corps (séduction, soin, maternité), bref d'être de petites femmes séductrices, puis des petites mamans, enfin de bonnes ménagères. Inutile de préciser que tout ce qui a rapport à la cuisine, au ménage, et aux enfants leur est d'emblée réservé. Les poupons parlent et réclament non seulement à boire et à manger, mais surtout maman... Car aux cyberanimaux correspondent les cyberenfants pour les filles ! D'ailleurs un des catalogues de l'année n'hésite pas à compléter l'intitulé de ces pages «l'univers enchanté des filles», par un sous-titre «la première gamme de jouets d'imitation interactive». La petite fille doit apprendre très jeune à jouer à être une maman parfaite. Elles sont invitées à passer du jeu et du mimétisme, de l'identification avec leur mère à l'aide qu'elle leur apporte, puis à leur remplacement, au jeu «pour de vrai». Tout l'ensemble nécessaire pour apprendre à changer bébé se trouve dans le coffret couffin: layette, cagoule, brosse, biberon, lait de toilette, couche, etc. Si bébé prend froid, il faut le soigner, occasion là encore de socialiser très tôt aux gestes essentiels. /.../

On pourrait montrer à l'inverse comment l'identité de l'homme est également fabriquée, avec d'autres valeurs: de compétition, de rivalité, de domination, de violence, d'exclusion, de machisme. Mais les jouets masculins laissent beaucoup plus de place pour la réappropriation et l'interprétation personnalisée, le développement d'un imaginaire. /.../

Les jeux font partie d'un ensemble plus vaste (littérature, dessin animé, série télévisée...) dans lequel on retrouve toujours à l'œuvre les mêmes stéréotypes. Faut-il s'étonner ensuite des inégalités persistantes dans la société quand les enfants continuent à être éduqués ainsi? [...] »

(Source : Serge Chaumier, *Le père Noël, ce vieux sexiste*, *Libération*, Le lundi 10 décembre 2001)

Q1 – Que pensez-vous de la phrase de Simone de Beauvoir : “on ne naît pas femme, on le devient” ?

.....

Q2 – Essayez de définir, à partir de ces exemples, *socialisation* et *socialisation primaire*.

➤

Q3 – Quels sont les objectifs de la socialisation primaire assurée par la famille ?

➤

Q4 – Opposez dans ce tableau les valeurs dites “masculines” et celles dites “féminines” et les normes qui leur sont associées

Valeurs « dites » masculines	Normes associées
Valeurs « dites » féminines	Normes associées

Q6 – Quelles sont les méthodes pour apprendre aux enfants les rôles sexuels ?

-
-
-
-

c) – Un processus de socialisation différencié selon les milieux sociaux

1 - De la socialisation familiale à la socialisation scolaire

Les relations entre l'école et la société ont-elles varié au cours des dernières années ?

Les relations de la famille à l'école ont subi de profondes évolutions. Ces transformations ne viennent pas tant de l'institution elle-même que de son rapport avec la société. En effet, la société française est devenue une société de scolarisation. Ce mot est à prendre dans le sens d'un processus actif qui vise à imposer des normes à un groupe. La société scolarise la vie : elle fabrique les jeunes en accordant une valeur essentielle aux normes scolaires. Avec la montée en puissance du nombre des bacheliers (rappelons-nous qu'ils ne représentaient que 10% d'une classe d'âge dans les années soixante), la société affirme la prééminence de ces normes scolaires dans la vie des jeunes. Leur scolarisation commence dès le plus jeune âge (95% des enfants de 2,5 ans sont scolarisés) et se poursuit bien au-delà de la scolarité obligatoire. On assiste ainsi, sur les trente dernières années, à une véritable révolution silencieuse : le développement de la socialisation scolaire. Nous vivons maintenant dans une société où la norme, c'est le diplôme. Personne n'ose plus imaginer quel type d'identité on peut avoir si l'on n'est pas bachelier. Autrefois on devenait ouvrier parce qu'on était fils d'ouvrier, aujourd'hui on le devient parce qu'on n'a pas pu faire autre chose. On s'efforce d'échapper au destin ouvrier parce qu'il signifie qu'on était mauvais à l'école.

Quelles sont les conséquences de cette "révolution silencieuse" sur la construction de l'identité des jeunes ?

Etant donné le rôle central de l'école, le diplôme est maintenant chargé d'un rôle majeur. Il n'y a pas d'héritage direct ni de possibilité de transmission directe d'un patrimoine culturel ou scolaire. On ne peut plus dire "ma fille, je te donne ma ferme", sans qu'un diplôme minimum entre en jeu. Et on peut encore moins dire : "tu auras ma thèse". Les familles ont perdu ce pouvoir. Pour qu'un héritage puisse être fécond socialement, il faut que le bénéficiaire soit scolairement capable de le recevoir. L'école se place en travers de la transmission intergénérationnelle car les résultats scolaires ne se décrètent pas. Cette situation originale crée aussi de nouvelles tensions.

Ces réactions complexes et ambivalentes sont-elles les mêmes pour tous les parents ?

Schématiquement, on peut distinguer deux grands types de comportement. Les classes sociales dotées d'un capital économique et culturel significatif adoptent une attitude consumériste, comme le dit Robert Ballion. Elles développent un usage stratégique, instrumental de l'école, elles usent le plus consciemment possible de l'école, visant un résultat efficace par rapport au placement social. Ces classes sociales vont ainsi chercher le meilleur établissement, la meilleure filière, la meilleure option, contournent la carte scolaire : on choisira par exemple une langue "rare" pour aller au lycée de centre-ville. Comme elles sont plus informées donc plus conscientes des enjeux, ces familles réunissent au mieux les conditions de réussite. Les parents sont totalement acteurs. Paradoxe supplémentaire, le modèle même de la famille stratégique est la famille d'enseignants ! Comme l'illustre de manière très claire le comportement de ces familles, bien étudié par Pierre Bourdieu et Jean Claude Passeron, le capital culturel est plus décisif dans la réussite scolaire que le capital économique. Pour prendre un exemple caricatural, le fils de l'instituteur a plus de chance de réussir ses études que le fils du patron. Une étude de François de Singly a également montré le rôle décisif de la mère dans la réussite scolaire de son enfant, suivant qu'elle possède ou non le certificat d'études. Tous ces facteurs ne signifient pas que l'enfant connaîtra inmanquablement une réussite sociale éclatante mais qu'il a en mains de meilleurs atouts.

Les choses sont-elles vraiment différentes dans les classes populaires ?

Il est parfois difficile de définir ce que l'on entend par classes populaires. Considérons qu'il s'agit de groupes sociaux culturellement et économiquement peu dotés, les "petits", petits artisans, commerçants, employés, et, bien sûr, le monde ouvrier...

A partir des années soixante, les parents des milieux populaires se sont accoutumés à la nécessité de la scolarisation, envisageant la poursuite d'études jusqu'au secondaire, au moment où ils osent miser sur l'école, la conjoncture économique se dérègle, leur donnant le sentiment d'être floués. A cet effet de conjoncture malheureux, s'ajoutent les transformations de l'école qui adopte de nouvelles méthodes et de nouveaux programmes. La pédagogie de l'expressivité, de l'épanouissement de l'enfant - qui est maintenant pratiquement acceptée - a d'abord été perçue comme presque scandaleuse : les parents avaient le sentiment que désormais les enfants commandaient le maître ! Le malentendu a été provoqué par l'éloignement de l'école du modèle autoritaire disciplinaire et la mise en place de modèles pédagogiques nouveaux.

Dans ces conditions, comment parents et enseignants peuvent-ils se comprendre ?

Force est de constater qu'il y a différence d'idiomes, entre la langue de la pédagogie et celle des travailleurs, qui est celle de l'énergie dépensée, du temps passé. Les grilles d'interprétation ne sont pas les mêmes, car elles reposent sur deux cultures différentes. Celle des parents est la culture populaire. C'est un univers autonome, avec sa langue, ses moeurs et ses références, autrefois ses quartiers, groupés autour de l'usine. Même affaiblie aujourd'hui, cette culture populaire existe toujours et possède sa propre conception du travail à l'école, calquée sur celle de travail tout court. Mais c'est aussi une culture de dominés, et l'école symbolise la dépendance vis-à-vis de la culture et du savoir, entraînant des réactions à la fois de désir et de répulsion qui grèvent les relations des parents à l'école.

(Source : Une interview de Jean-Manuel de Queiroz, Bloc-notes de l'académie de Rennes - N° 26 - décembre 1998)

2 Les pratiques culturelles pendant l'enfance

	En %				
	Lecture de livres	Cinéma	Musée, exposition, monument historique	Théâtre, concert	Pratiques amateur
Ensemble	64	36	21	11	22
Rang dans la fratrie					
Enfant unique	74	43	29	16	29
Aîné	69	37	24	11	23
Cadet	61	34	18	10	20
Niveau scolaire des parents					
Aucun diplôme	47	23	5	5	8
Primaire	66	31	13	9	16
Collège, technique court	70	43	26	10	26
Lycée, technique long	78	50	37	19	35
Supérieur	80	62	61	26	57
Profession du père¹					
Agriculteur	51	13	7	7	9
Artisan, commerçant et chef d'entreprise	70	43	25	13	28
Cadre et profession libérale	81	54	52	22	47
Profession intermédiaire	74	47	32	14	27
Employé	68	42	24	12	23
Ouvrier	59	31	11	6	14
Pratique de lecture des parents					
Aucun des parents lecteur	52	25	9	5	13
Deux parents lecteurs	81	52	42	22	37

Champ : personnes de 15 ans ou plus, n'ayant pas été élevées en institution.

1. Dans le cas où la personne a été élevée exclusivement par sa mère, il s'agit de la profession de la mère.

Lecture : 43% des personnes qui étaient enfants uniques allaient au cinéma lorsqu'elles avaient entre 8 et 12 ans.

Source : enquête « Transmissions Familiales », partie variable de l'Enquête Permanente sur les Conditions de Vie d'octobre 2000, Insee

Q1 – Comment peut-on expliquer que l'école est devenue une instance de socialisation importante ?

.....

.....

Q2 – Quelles sont les conséquences du rôle croissant de la socialisation scolaire ?

➤

➤

Q3 – Comment les milieux sociaux réagissent-ils face à cette compétition scolaire ?

➤

.....

➤

.....

Q4 – Montrez à travers deux exemples chiffrés que les pratiques culturelles familiales renforcent ces différences

➤

.....

➤

.....

d) – Intériorisation et reproduction de l'ordre social

1 – Part des filles dans les principales filières en terminale au lycée (en %) en 2007

S (scientifique)	44
L (littéraire)	84
ES (économique et sociale)	65
STI (sciences et techniques industrielles)	10
STG (sciences et techniques de la gestion)	67

2 – Ces formes de culture enseignées dans les familles, dès la plus tendre enfance, ont une incidence sur les performances intellectuelles. Chacun mobilise et réactualise dans l'exercice scolaire un système de compétences fondé sur la différenciation sexuelle et appris à l'intérieur de la famille. Les filles sont systématiquement plus fortes en français et font jeu égal en mathématiques au moins jusqu'en Troisième, mais dans le détail les résultats varient selon le type d'exercice. Quand il s'agit de respecter les normes ou des règles, les filles sont plus fortes, ayant appris très jeunes la docilité ; s'il s'agit de déjouer les pièges et de faire preuve d'invention, les garçons ont de meilleures performances, parce qu'ils ont été formés aux risques, à la bagarre, à la compétition. Le rêve d'un père de famille, c'est que son fils revienne de l'école avec 20/20 partout et zéro en conduite parce qu'un homme doit être un chef, s'habituer à voler le feu et à faire la guerre. La même attitude en classe de la part d'une fille serait impensable et mal tolérée.

On constate aussi que statistiquement les filles se repèrent mieux dans le temps et les garçons dans l'espace. Aux filles, le calendrier et les dates ; aux garçons, les cartes et les itinéraires. Ce qui explique que les garçons soient plus forts en géométrie dans tous les pays du globe.

(Source : Christian Baudelot et Roger Establet, Entretien dans *L'Université syndicaliste*, 18 décembre 1992)

Q1 – Que montre la composition des filières au lycée ? Avez-vous d'autres exemples de ce type d'orientation différenciée ?

.....

.....

.....

Q2 – Comment les sociologues expliquent-ils ces différences ?

.....

.....

.....

3 – Devenir des élèves à l'entrée du collège en 1995 (en %)

CSP du chef de famille	Origine sociale des élèves en 6 ^{ème}	Avait redoublé le CP	N'ont eu aucun diplôme	Ont réussi le Bac général en 2001	Ont fait une classe prépa
Enseignant	3	0,5	1,2	81,1	20,2
Cadre supérieur	12	1,6	2,0	71,2	16,3
Profession intermédiaire	15	3,4	5,7	51,7	5,6
Agriculteur	2	5,3	6,5	39,5	5,4
Artisan, Commerçant	8	5,7	12,2	31,0	4,1
Employé	16	7,0	14,8	32,4	2,0
Ouvrier qualifié	16	10,5	19,2	27,5	1,8
Ouvrier non qualifié	16	17,4	21,2	19,5	1,2
Inactifs	12	20,1	40,4	14,3	0,2
Ensemble	100	7,8	12,8	35,2	5,3

(Source : Cacouault-Bitaud et Oeuvrard, *Sociologie de l'éducation*, La Découverte, 2009)

Q3 – Entourez dans le tableau les deux chiffres les plus élevés dans chaque colonne et les deux chiffres les plus bas dans chaque colonne. Quelle régularité sociale apparaît ?

.....

.....

.....

4 – Mais il ne suffit pas d'énoncer le fait de l'inégalité devant l'école, il faut décrire les mécanismes objectifs qui déterminent l'élimination continue des enfants des classes les plus défavorisées. Il semble en effet que l'explication sociologique puisse rendre raison complètement des inégalités de réussite que l'on impute le plus souvent à des inégalités de dons. L'action du privilège culturel n'est aperçue, la plupart du temps, que sous ses espèces les plus grossières, recommandations ou relations, aide dans le travail scolaire, ou enseignement supplémentaire, information sur l'enseignement et les débouchés. En fait, chaque famille transmet aux enfants par des voies indirectes plutôt que directes un certain capital culturel et un certain ethos, système de valeurs implicites et profondément intériorisées, qui contribue à définir entre autres choses les attitudes à l'égard du capital culturel et à l'égard de l'institution scolaire.

(Source : Pierre Bourdieu, *La transmission de l'héritage culturel*, Minuit 1966)

5 – « Faire du tennis, aimer les romans noirs, parler avec un accent... Pour Pierre Bourdieu, toutes nos manières d'agir, penser et sentir sont le produit de notre socialisation (famille, éducation), qui inscrit en nous un habitus, c'est-à-dire un ensemble de dispositions qui guident nos choix dans tous les domaines de l'existence. L'habitus est devenu une seconde nature : nous avons tellement intégré ces dispositions nous n'avons pas besoin de réfléchir pour faire des choix ajustés à notre condition. » (Source : Xavier Molénat, *Petit vocabulaire bourdieusien*, Sciences Humaines, n°186, octobre, 2007, page 57).

Q4 – Comment Pierre Bourdieu explique-t-il les inégalités sociales à l'école ?

.....
.....
.....

Q5 – expliquez la phrase soulignée du document.

.....
.....
.....

6 – Raymond Boudon met l'accent sur l'individu, son action et ses choix. Les individus sont des acteurs qui cherchent à rentabiliser au mieux leur investissement scolaire en choisissant la combinaison "coût-risque-bénéfice" la plus utile. Les faits d'ensemble constatés en matière d'éducation, les choix des filières, la réussite, l'augmentation de la scolarisation..., résultent de l'agrégation de multiples décisions individuelles au sein de l'espace social défini par l'école. Les motivations des individus, leurs attentes et leurs décisions sont distinctes suivant la catégorie sociale. Par exemple, l'ambition des milieux aisés se fonde sur deux convictions : l'importance déterminante des réussites scolaires pour obtenir une position sociale élevée et la multiplicité des remèdes pour aider les élèves. Dans les milieux populaires, l'obstacle n'est pas le coût des formations, mais plutôt l'idée que la scolarisation n'est pas toujours utile. Ainsi financer une formation de coiffeuse paraît rentable puisque c'est un métier. (Source : Claude Rebière, *Les inégalités dans le système scolaire*, Ecoflash n° 75, janvier 1993)

Q6 – Comment Raymond Boudon interprète-t-il les inégalités sociales à l'école ? Dans quel courant sociologique se situe-t-il ?

.....
.....
.....

2 – A la construction de la culture en interaction

a) – La socialisation se fait en interaction

1 - L'ordre familial repose aussi sur une culture commune. C'est sans doute le fait le plus immédiat auquel les sociologues ont prêté attention. La famille est le vecteur de diffusion d'un langage, d'une culture, de valeurs, d'un mode de vie. Le partage d'une culture commune est la condition d'une vie en commun.

Dans la famille traditionnelle, l'éducation autoritaire supposait une soumission à des règles intangibles. L'éducation de la jeune fille de bonne famille (c'est à dire bourgeoise) comme celle du fils aîné au paysan s'inscrivait dans un projet et un moule unique et intangible : reproduire le modèle parental. La montée de la culture jeune dans les années 60 a contribué à créer un clivage entre le modèle traditionnel des parents et la culture des jeunes. La transmission des règles de conduite se fait par capillarité, interactions, imitations et non plus par dressage. Désormais, dans le groupe domestique, les statuts et les rôles importent moins que les individus. L'éducation ne consiste plus à transmettre des biens matériels et des valeurs en traçant une voie établie comme on le faisait autrefois. Le rôle de parent consiste aujourd'hui avant tout à "aider l'enfant à devenir lui-même", à découvrir ses richesses personnelles et à développer ses capacités d'autonomie. Remarquons aussi que, dans ce jeu symétrique, les modèles culturels se diffusent autant dans un sens (de parent à enfant) que dans l'autre.

(Source : J.F.Dortier, *Les sciences humaines. Panorama des connaissances*, PUF, 1998 pp 310-311)

2 – Souyla est en CE2. Son père, ancien ouvrier non qualifié du bâtiment, est aujourd'hui à la retraite. Lui et sa femme, mère au foyer, maîtrisent difficilement la langue française et n'ont qu'une faible connaissance du système scolaire (de son fonctionnement quotidien, des performances de leurs enfants, des classes qu'ils fréquentent...). Le couple a eu onze enfants et vit dans la banlieue d'une grande ville. Souyla est en très bonne situation scolaire. Ce sont ses trois grandes sœurs présentes à la maison qui jouent un rôle central. Elles sont au lycée, ont été abonnées, il y a quelques années, à Science et Vie, aiment beaucoup lire des romans et sont conseillées sur ce point leur sœur aînée qui est allée à l'université, aident scolairement Souyla et constituent, avec l'aînée, des exemples concrets de possibles scolaires pour elle. Souyla leur montre systématiquement ses devoirs et les accompagne souvent à la bibliothèque où elle lit des contes, des bandes dessinées et des petits romans.

(Source : Bernard Lahire, *Tableaux de famille. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Gallimard/Seuil 1995)

Q1 – Comment concevait-on la socialisation il y a un siècle ?

.....
.....
.....

Q2 – Comment conçoit-on cette socialisation de nos jours ?

.....
.....
.....

Q3 – Quelles sont les raisons sociologiques de ce changement ?

-
-
-

Q4 – Montrez que l'interaction entre parents enfants peut faire évoluer les comportements

Q5 – Que révèle le cas de Souyla présenté par le sociologue Bernard Lahire ?

-
-

b) – La diversité des institutions socialisatrices offre du jeu à l'acteur

1 - L'allongement de la scolarité obligatoire jusqu'à 16 ans a contribué à soustraire un peu plus les enfants d'agriculteurs au contrôle de la famille, le ramassage scolaire étant le signe le plus visible de cette prise en charge, par l'appareil scolaire, de l'éducation des enfants, et de l'éloignement que cela entraîne par rapport aux familles : alors que l'école primaire, implantée dans le village, avec un instituteur connu de tous et souvent intégré au fonctionnement de la communauté locale, restait sous le regard direct des paysans, il n'en n'est plus de même pour les CES, construits dans les chefs-lieux de cantons, avec leur corps enseignant diversifié et en partie insaisissable. Dans les zones rurales autrefois sous-scolarisées où prédominaient l'apprentissage sur le tas et la transmission familiale des savoirs par lente imprégnation, la prolongation de la scolarisation dans les collèges a modifié le rapport du savoir des enfants et bousculé les relations de pouvoir à l'intérieur du groupe domestique. L'école contribue, en effet, à saper l'autorité traditionnelle des parents en inculquant à leurs enfants des savoirs certifiés qui chahutent les hiérarchies de compétences localement établies, dévalorisent les savoirs anciens et leur mode de transmission, modifient, en tout cas, le rapport que les jeunes entretiennent avec le travail manuel. *"Il faut mettre les enfants dans l'agriculture sitôt qu'ils sortent du berceau, déclare un paysan, car un gars qui fait des études pendant deux ans, son père n'en est plus le maître. Il faut que le père impose ses idées par rapport au professeur"*.

En outre, la scolarisation dans les collèges, par le brassage social qu'elle engendre, produit des effets de détournement qui, pour être indirects, n'en sont pas moins puissants. Dans les écoles primaires de villages, les enfants d'agriculteurs étaient largement majoritaires ; dans les collèges, ils ne constituent plus qu'une petite minorité de la population scolaire, leur nombre allant d'ailleurs en diminuant avec l'émigration agricole.

Ils sont ainsi conduits à comparer la situation de leurs parents avec celle de leurs condisciples et à en percevoir toutes les contraintes : *" Quand mon fils avait 16 ans, raconte, par exemple une agricultrice, il avait trois copains qui ne travaillaient pas dans l'agriculture ; ils n'avaient rien à faire, eux. Il n'acceptait pas bien parce qu'il voyait les autres sortir et qu'il fallait, lui, qu'il rentre le foin. Il y a trop de distractions aujourd'hui et ça décourage"*.

Il n'est guère étonnant, dans ces conditions de constater que seule une minorité d'enfants d'agriculteurs - pour l'essentiel des garçons - souhaite reprendre l'exploitation familiale.

(Source : Patrick Champagne, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 65, Novembre 1986)

2 – C'est l'école qui réalise pleinement l'égalité, c'est grâce à elle qu'elle se réalise. Par ses valeurs de justice et d'égalité, l'école est résolument méritocratique ; le sexe n'entre pas en ligne de compte dans la formation et l'évaluation des individus. On entend souvent dire que l'école est en retard sur tout, que la modernisation des mœurs s'opère dans la famille et celles des techniques dans l'entreprise ; mais dans le domaine de l'égalité entre hommes et femmes, c'est faux, c'est même l'inverse. En amont comme en aval, la famille et l'entreprise sont beaucoup plus traditionalistes que l'école.

(Source : Christian Baudelot et Roger Establet, Entretien dans *L'Université syndicaliste*, 18 décembre 1992)

Q1 – Donnez les raisons pour lesquelles l'Ecole détourne les enfants de leurs destins sociaux ?

-
-
-

3 – Les jeunes côtoient, une grande partie de leur temps, d'autres instances de socialisation : les groupes de pairs, l'école ou encore les médias, comme la télévision. Sébastien Roché a, par exemple, montré que le jugement des copains avait souvent plus d'importance que le jugement des parents dans la propension des jeunes à adopter ou à persévérer dans un comportement incivil ou délinquant. L'identité des jeunes se forge en grande partie dans l'interaction avec d'autres jeunes, dans la cadre de la sociabilité amicale.

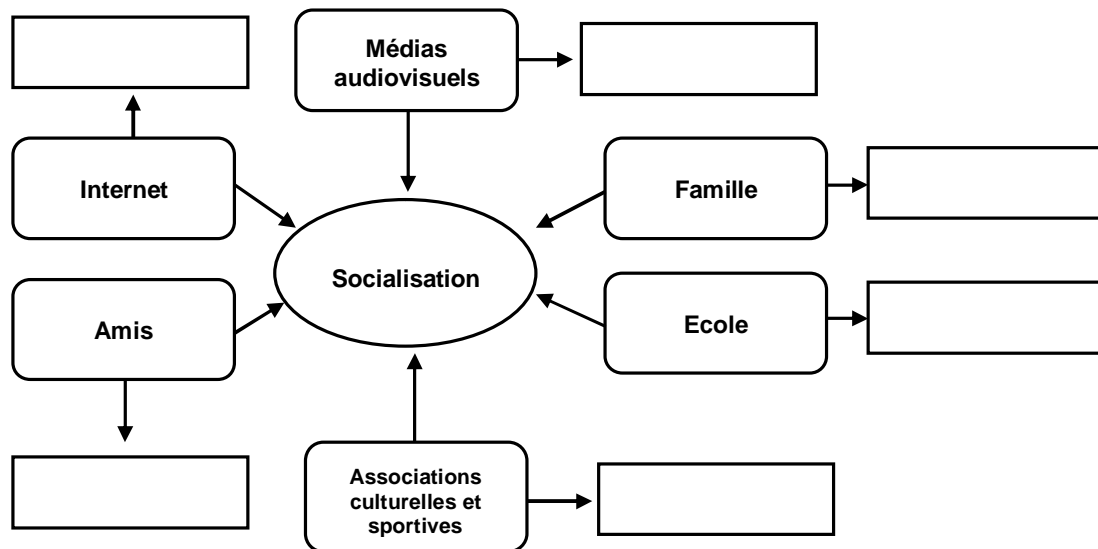
Par ailleurs, les enfants passent désormais beaucoup de temps devant la télévision. Or les émissions ne sont pas que des divertissements. Elles véhiculent des messages, des modèles que l'individu intériorise. Cela ne présage en rien que le modèle véhiculé par la télévision réussisse ou échoue à s'imposer. Paul Lazarsfeld a montré que les individus ne sont pas de purs récepteurs captifs, vierge de culture, mais qu'ils interprètent les messages reçus et qu'ils les filtrent à travers les discussions avec des amis, la famille...

(Source : D.Bolliet, J.P.Schmitt, *La socialisation*, Bréal 2002)

Q1 – Quelles sont les autres instances de socialisation qui concurrencent la famille ?

-
-
-

Q2 – Précisez en remplissant les cases vides si les agents de socialisation cités sur le schéma agissent lors de la socialisation par *inculcation, interaction* ou *les deux*.



Q3 – En quoi ces autres institutions peuvent-elles remettre en cause la socialisation familiale ?

-
-
-
-
-

c) – La société démocratique tend vers l'égalité

1 – L'idée de partage égalitaire des tâches domestiques est très récente et s'oppose à des siècles d'histoire ayant assigné les femmes aux travaux de la famille et de la maison. Le XIXe siècle tout particulièrement. [...]

Depuis quelques années ces conceptions sont brusquement devenues obsolètes sous les coups d'une double évolution : les rôles ne s'offrent plus "prêts à vivre", ils doivent d'abord être élaborés, et l'idée d'égalité entre hommes et femmes bouleverse les références anciennes. Les jeunes qui entrent en couple n'ont pas une idée très précise de la conduite à tenir concernant les questions ménagères. Ils imaginent mal ce que sera l'évolution future, l'augmentation progressive du travail à effectuer ; ils n'ont guère une vision plus claire de ce qui doivent être les principes d'organisation présente. La légèreté des débuts les incite à ne pas surévaluer l'importance de ces problèmes. Pourtant, peu à peu, à mesure que le couple s'installe, des réponses doivent être données, notamment à la question : Qui doit faire quoi ? Quelle doit être la norme de répartition ? Les rôles anciens conféraient à la femme la presque totalité de la charge de travail. L'idée nouvelle d'égalité entre hommes et femmes dans tous les domaines de la société suggère logiquement que les tâches ménagères doivent être partagées équitablement. Divisés entre ces deux références contradictoires les nouveaux couples improvisent au jour le jour. Avec une dominante très marquée (excepté dans les milieux populaires) : la référence égalitaire. Les courses, les petites vaisselles et les coups de balai sont donc répartis, plus ou moins équitablement, suivant une méthode qui elle est aussi à définir. Le système "chacun son tour" permet de respecter le principe d'égalité. Il est toutefois d'une application délicate car il exige d'effectuer des comptes permanents. En conséquence il est généralement appliqué de façon souple : l'alternance est modulée par la "disponibilité" de chacun. Cette souplesse constitue l'une des brèches par lesquelles s'installe progressivement un autre système : la répartition par territoires personnels (à l'un la cuisine, à l'autre le ménage, etc.).

(Source : Jean Claude Kaufmann, *Sociologie du couple*, PUF, 1993)

2 – La répartition des tâches prend rarement la forme d'une discussion. "Le plus souvent, les choses ne se disent pas. Plus qu'il n'affronte l'autre, chaque partenaire du couple doit livrer combat...contre soi". Chacun fait ce qu'il sait faire et lui paraît important. Ce qui lui paraît le moins désagréable aussi. La parole n'intervient généralement que lorsque les résultats de ce processus discret ne donnent pas satisfaction à l'un ou l'autre. Les femmes sont donc prisonnières de leurs exigences intériorisées de propreté ménagère. Elles prennent en charge, comme malgré elles, ce que les hommes ne "pensent pas" à faire ou "font mal". Geste après geste, elles édifient ainsi un rôle ménager différent de celui de leurs partenaires, rôles qui s'imposent par les mécanismes du quotidien beaucoup plus qu'il n'est choisi (parfois même contre le choix exprimé, plus égalitaire). Les hommes trouvent là un argument pour résister à la prise en charge des tâches ménagères.

(Source : J.C.Kaufmann, *La Famille : l'état des savoirs*, La Découverte 1991)

3 – Indéniablement, le principe de l'égalité entre les droits des hommes et des femmes a fait son chemin, balisé le droit et incité les politiques à prendre des mesures dont la plus spectaculaire fut la loi promulguée le 6 juin 2000 pour "favoriser l'égal accès des femmes et des hommes aux mandats électoraux et aux fonctions électives". Mais les inégalités et la pesanteur des mentalités demeurent ou se modulent au rythme heurté du pas en avant pour deux pas en arrière. Entre la réussite des filles à l'école et leur rareté dans les échelons supérieurs là où se prennent les décisions, entre les formes ordinaires de séduction et les violences toujours aussi fréquentes à l'encontre des femmes, entre la conquête du droit de vote et la parité inaboutie, un mécanisme surnois produit des inégalités objectives et fait perdurer le plus vivant des clivages parmi toutes les fractures qui traversent le monde social et politique. Ce constat invite à articuler le concept de genre avec celui des classes sociales, quelque peu délaissé : au-delà du système, demeure en effet la question des acteurs, de leur identité plurielle, de leur consentement et de leur capacité à s'affranchir des stéréotypes, en fonction de leurs propres ressources intellectuelles, affectives et sociales.

(Source : Cécile Dauphin et François Thébaud, *Le Monde* du 9 avril 2004)

Q1 – Quel est le principe qui régit le partage des tâches au moment de l'installation du couple ?

.....
.....
.....

Q2 – Comment se construit au quotidien le partage des tâches ?

-
-
-

Q3 – Comment l'auteur explique-t-il cette modification du comportement ?

.....
.....
.....

Q4 – Le principe d'égalité est-il suffisant pour modifier les statuts et les rôles sexués ?

.....
.....
.....

Q5 – Quelle conclusion tirez-vous de cette évolution de la socialisation des sexes ?

.....
.....
.....